

Breve histoire de l'Eglise française de Bâle

En 2022, l'Eglise française de Bâle a célébré ses 450 ans. Elle a été fondée en effet à la suite du terrible massacre de la Saint-Barthélémy de 1572. C'est la plus ancienne communauté du Refuge en Suisse alémanique, les autres Eglises ayant été fondées après la Révocation de l'Edit de Nantes (1685). L'Eglise française de Bâle n'a cessé d'exister pendant toute cette période, mais elle s'est profondément transformée au fil des siècles : d'Eglise du Refuge, elle est devenue, grâce à l'attrance de la langue française, l'Eglise des intellectuels et des notables. Puis, avec l'arrivée de nombreuses familles romandes qui travaillaient dans l'industrie chimique, les assurances et la banque, elle est devenue la deuxième « patrie » de ces Romands « exilés ». Enfin, depuis quelques années, elle prend conscience de par l'intégration en son sein de familles originaires d'Afrique francophone (notamment du Cameroun) de sa dimension multiculturelle.

On peut donc, en suivant la périodisation de la brochure publiée dans les années 1970 par Samuel von Allmen, l'Eglise française de Bâle de 1572 à nos jours évoquer une période française, puis une période bâloise et enfin une période romande. On pourrait ajouter une période interculturelle. Evidemment, ces différentes périodes ne sont pas étanches l'une à l'autre, elles se superposent plutôt, mais elles permettent de distinguer des changements sociologiques dans la longue histoire de cette Eglise. Envisager le passé et les différentes adaptations de l'Eglise française aux mutations de la société au fil des siècles permet d'envisager l'avenir avec confiance et espérance.

La période française

L'année 1572 marque donc la fondation, acceptée non sans difficultés par les autorités civiles et ecclésiastiques bâloises, de l'Eglise française ou plutôt, comme nous le verrons, de l'autorisation pour les francophones de se réunir pour célébrer des cultes dans leur langue. Mais il y a eu avant cette date des Français célèbres qui ont été accueillis à Bâle et se sont installés pour quelques mois ou quelques années. Il faut dire que Bâle, ville autonome, était très attirante, d'abord de par sa situation géographique aux confins de la France, de la Forêt Noire et des cantons suisses. Cette situation en faisait un centre commercial important, notamment grâce au Rhin (et l'on verra qu'une grande partie des huguenots réfugiés à Bâle sont des marchands et industriels arrivés dans la première moitié du XVII^e siècle lors de la guerre de Trente Ans). Mais Bâle était aussi une ville universitaire importante et avait une industrie de l'imprimerie qui permettait un rayonnement européen et une large diffusion des idées humanistes et/ou réformatrices. En 1529 Bâle adopta la Réforme sous l'impulsion de Jean Oecolampade prédicateur à l'église Saint Martin. Professeur de théologie à l'université de Bâle, il entretenait d'étroites relations avec Erasme et Melancton. Théologiquement, il se situait dans une position médiane entre Zwingli et Luther, proche de Bucer et Calvin. C'est surtout sa méthode conciliante et réfléchie au moment du passage à la Réforme qui lui valut le soutien des Bâlois.

Bâle devint donc naturellement une ville d'accueil pour les réformés persécutés pour leur foi.

Guillaume Farel fuit la France en 1523 déjà et il réside quelques mois à Bâle, mais est prié de la quitter à cause de son caractère emporté et de ses excès de zèle ! Il y revient ensuite régulièrement, en y étant bien reçu.

Bâle a accueilli aussi plusieurs fois Calvin, notamment plus d'une année entre 1535 et 1536. C'est là qu'il rédige et édite la première version en latin de son Institution de la religion chrétienne en 1536.

Calvin et Farel reviendront à Bâle après leur premier échec à Genève et leur expulsion, ils y séjournent plusieurs mois. Il semble qu'il fut à ce moment là question de créer pour Calvin un poste de pasteur de langue française, mais il décline l'offre. Farel part pour Neuchâtel et Calvin pour Strasbourg où il était plus facile d'éditer l'édition française de son Institution.

De par son ouverture et son esprit de tolérance, Bâle reçoit aussi des gens menacés par l'orthodoxie réformée. C'est notamment le cas de Sébastien Castellion, d'abord disciple de Calvin, recteur du collège de Genève, mais qui se brouille avec lui sur des questions théologiques. Castellion quitte Genève en 1545 pour s'établir à Bâle. Il devient correcteur à l'imprimerie d'Oporin (chez qui avaient logé Calvin et Farel quelques années plus tôt). En 1553, il obtient un poste à l'université de Bâle, au grand dam de Calvin qui fait tout pour que les autorités bâloises le chassent, en vain. Il publiera un pamphlet contre Calvin et s'élèvera notamment contre la condamnation à mort de Michel Servet à Genève. Dans « Contre le libelle de Calvin », il écrit cette phrase devenue à juste titre célèbre : « Tuer un homme, ce n'est pas défendre une doctrine, c'est tuer un homme ». Il se fait le premier chantre de la tolérance religieuse. Il mourra en 1563, quelques mois avant Calvin.

Il y a dans cette période, notamment autour de l'université et de Castellion, un certain nombre d'étudiants français, mais aussi italiens et des Pays-Bas espagnols, persécutés pour leur foi protestante, mais aussi marginalisés pour leur pensée « hétérodoxe ». Ils sont trop individualistes pour demander la création d'une Eglise française.

Cette demande sera faite officiellement en 1568 par le banquier et industriel Marc Perez, venant des Pays-Bas espagnols. Il souhaite en effet que ses ouvriers français et wallons puissent entendre l'Evangile dans leur langue. Cela lui fut refusé. Le pasteur qui s'opposa le plus à ce projet fut Jean Füglin, pasteur de Saint-Léonard. Son argument était que, bien qu'ayant quitté le catholicisme, les Français et les Néerlandais croyaient à toutes sortes de fantaisies bien éloignées du « pur Evangile » de l'Eglise bâloise et donc que si on leur donnait la possibilité de se réunir, ces hérésies allaient se répandre. Il serait bien étonné de voir que non seulement une Eglise française a pu être créée, mais qu'en plus elle perdure encore 450 ans après sa création...et qu'elle célèbre ses cultes depuis 50 ans à Saint-Léonard !

Il faut dire aussi qu'il y avait un certain climat « xénophobe » au sein des autorités civiles bâloises devant l'afflux toujours plus nombreux de réfugiés. En 1545 et 1546, le conseil de la ville éditait des lois très restrictives pour l'asile, avec notamment l'interdiction pour les Bâloises d'épouser des « Welsches » et des conditions drastiques pour pouvoir résider de manière permanente dans la ville et en demander la bourgeoisie : il fallait soit être riche, soit avoir un savoir-faire (« kunstreich » sein) qui apporte un plus à l'économie de la ville, sans créer de concurrences avec les bourgeois et les corporations. Ce qui s'appelle une « immigration choisie ».

L'année 1572 marque un tournant avec l'arrivée massive de réfugiés suite aux massacres de la Saint-Barthélémy à Paris et dans de nombreuses villes de France. Beaucoup de nobles se réfugient à Bâle, dont les fils de l'Amiral de Coligny, puis Henry, prince de Condé, qui demeurera un an à l'Engelhof, la maison de Marc Perez qui devint un centre d'accueil pour les réfugiés.

C'est donc en 1572 qu'est créée l'Eglise française. Pour être plus précis, il faudrait dire que les réfugiés français sont autorisés à se rassembler pour célébrer le culte « en chambre close », dans leur langue avec un pasteur attiré. Ils se réunirent donc dans la maison privée de Mme de Faulny. Il leur

est toutefois, dans les premiers temps, interdit de célébrer les sacrements : la Cène et les baptêmes devaient avoir lieu dans une paroisse alémanique. Le premier pasteur à exercer son ministère, de manière non officielle, est Daniel Toussain, né à Montbéliard qui avait dû fuir les persécutions alors qu'il était à Orléans.

Comme les réfugiés d'origine noble ne sont pas restés longtemps, les pasteurs de la ville demandèrent en 1577 la suppression des cultes en français. L'argument était quelque peu étrange : Ces réfugiés savent se faire comprendre au marché et à la boucherie pour acheter des produits, ils peuvent donc suivre un culte en allemand ! Le conseil de la ville promulgua une décision affirmant que « 1° tous les étrangers devaient le dimanche matin se rendre dans les paroisses allemandes ; 2° qu'en faveur de ceux qui ne savaient pas l'allemand, on pouvait leur permettre des assemblées religieuses tous les dimanches au soir, et que, pour cet effet 3°, il fallait leur accorder un pasteur et des anciens ». C'est ainsi que l'organisation de l'Eglise française put se maintenir. Le successeur de Daniel Toussain, Matthieu Virelle fut reconnu officiellement par l'Eglise de Bâle.

Peu à peu, l'Eglise française put accomplir au sein de ses assemblées tous les actes ecclésiastiques : Dès 1587, le pasteur de l'Eglise française pouvait baptiser les enfants de la communauté, mais ils devaient le faire dans une église alémanique en présence d'un pasteur bâlois. Le premier baptême eut lieu à l'église Saint-Pierre. En 1588, l'Eglise française put célébrer la Cène, avec l'autorisation d'utiliser du pain levé, alors que l'Eglise bâloise utilisait encore les hosties.

Cette même année, le pasteur Jacques Couet obtint du recteur de l'université, Felix Platter, une salle dans le collège supérieur de l'université (l'ancien couvent des Augustins) pour la célébration « publique » du culte. L'Eglise française se structurait et croissait : elle comptait en 1591 trois cents membres. Les réfugiés italiens, d'abord rattachés à l'Eglise alémanique, intégrèrent l'Eglise française et de nombreux Bâlois, notamment les universitaires, suivaient ses cultes à cause de la langue.

Rappelons que les réfugiés huguenots étaient souvent des nobles ou de riches marchands ; certains amenaient un certain « luxe » français qui heurtait la simplicité des Bâlois. En 1593, le conseil de la ville exhortait les réfugiés à ne pas faire étalage de leur luxe et il décida même en 1596 qu'ils ne pouvaient se servir au marché qu'après les bourgeois de Bâle, car ils achetaient les meilleurs produits et il ne restait plus grand-chose après leur passage !

La salle du collège supérieur devint trop petite, et l'Eglise française put obtenir de célébrer ses cultes à l'église des dominicains (Predigerkirche) en 1614. Le premier culte y fut célébré en juin, présidé par le pasteur Vallier Heizmann, premier pasteur d'origine suisse. La Predigerkirche fut pendant plus de 250 ans l'église de la communauté francophone. Elle était connue surtout par sa fameuse « Danse macabre » (Totentanz) dans le cimetière adjacent.

La période bâloise

La première moitié du XVII^e siècle vit l'arrivée de nouveaux réfugiés, pour la plupart de riches commerçants et industriels, fuyant la guerre de Trente ans. C'est de cette période que viennent les grandes familles « huguenottes » qui ont fait la richesse de Bâle et se sont alliées aux familles bourgeoises de la ville et qui subsistent toujours. Les Chrétiens/Christ venus de Ste Marie aux Mines (1622) ; les Bernouilli de Francfort (1624) ; les Sarasin de Metz (1628) entre autres.

Il est à noter que la révocation de l'Edit de Nantes (1685) a mis sur la route de l'exil un grand nombre de huguenots. Bâle en accueillit près de 2500, mais la plupart du temps, ce n'était qu'une halte avant de continuer vers l'Allemagne.

De plus en plus, l'Eglise française devint l'Eglise des grandes familles bâloises et des professeurs de l'Université (un banc leur était d'ailleurs réservé dans l'église !). Sa structure changea aussi : lors de sa création et à ses débuts, l'Eglise française était rattachée au synode des Eglises réformées de France et était soumise à sa discipline ecclésiastique. Sa situation géographique faisait que l'Eglise bâloise avait un droit de regard sur ses activités. Peu à peu, l'Eglise française de Bâle devint indépendante ; elle était gérée par un Consistoire où siégeaient les pasteurs et des « anciens » cooptés. Ces anciens étaient souvent issus des grandes familles bâloises ou de l'université. L'Eglise française était aussi indépendante financièrement.

L'Eglise française connut aussi une évolution théologique : elle n'était plus de stricte obédience calviniste et tendait vers un libéralisme modéré. Elle eut comme pasteur pendant près d'un demi-siècle Jean-Rodolphe Osterwald (1710-1759), fils du grand théologien neuchâtelois. A la fin du XVIII^e siècle, le théologien Samuel Werenfels, promoteur d'une « orthodoxie raisonnable » devint « ancien » de l'Eglise. Au début du XIX^e siècle, le théologien vaudois Alexandre Vinet, alors professeur de littérature au collège de jeunes filles de Bâle, prêcha souvent.

Isaac Iselin est un autre exemple de l'attrait de l'Eglise française auprès des notables bâlois. Il était écrivain, pédagogue et philosophe, fervent admirateur de Jean-Jacques Rousseau qu'il a même rencontré à Paris. Il fut aussi ami avec Pestalozzi. En 1756, il est nommé greffier de la ville et il fonde en 1777 la GGG, « Gesellschaft für das Gute und Gemeinnützige » qui aura un grand rayonnement. Il fut un membre éminent de l'Eglise française.

Le pasteur Junod, dans son livre sur l'Eglise française est assez critique sur cette période : « L'Eglise française en devenant l'Eglise des notables se mondanisa peu à peu ; il était de bon ton d'en faire partie. Être membre du Consistoire était considéré comme un grand honneur. Les pasteurs français occupaient alors une position sociale importante. » (L. Junod, Histoire de l'Eglise française de Bâle, Imprimerie Georges Bridel, Lausanne, 1868) L'image d'Eglise de notables qui colle encore à l'Eglise française, même si sa sociologie a bien évolué !

La période romande

La période qui suivit fut celle d'une plus grande structuration de l'Eglise française, passant des « cultes en français » à une Eglise organisée, avec de très nombreuses activités et un rapprochement toujours plus important avec l'Eglise bâloise.

En 1858, un événement inattendu a surpris le Consistoire : la ville de Bâle décide d'attribuer la Predigerkirche à l'Eglise catholique romaine. Elle devint à partir de 1870 le lieu de culte de l'Eglise catholique chrétienne, nouvellement créée en dissidence de l'Eglise catholique romaine après le Concile de Vatican I. Il fallut chercher un nouveau lieu de culte ; ce fut d'abord au rez-de-chaussée du Nadelberg 6 « Zum schönem Haus » qui abritait les Unions chrétiennes de Bâle. Mais ce ne pouvait être qu'une mesure transitoire, le Consistoire décida donc d'édifier un temple à la Holbeinplatz « pour être enfin chez soi ». L'édifice fut dédié le 5 juillet 1868. Il fut construit par le même architecte que l'église Sainte Elisabeth, Ferdinand Stadler.

L'autre événement fut la séparation de l'Eglise et de l'Etat qui entraîna le rattachement de l'Eglise française à l'Eglise réformée évangélique de Bâle-Ville, tout en conservant une large autonomie, notamment de par le fait que l'Eglise française avait des membres à Bâle-Campagne et dans les cantons alentours. Le Consistoire était toujours coopté et les membres de l'Eglise française étaient rattachés à leur paroisse d'habitation et soumis à l'impôt ecclésiastique. Différents changements de Constitution de l'Eglise renforcèrent ces liens, jusqu'en 1971 où l'Eglise française devint une paroisse à part entière de l'Eglise bâloise et mit en œuvre une démocratisation de l'organisation interne (création de l'Assemblée de paroisse, élection du Consistoire).

Le XX^e siècle est marqué par une arrivée importante de Romands travaillant dans la chimie et la pharmacie, les banques ou les assurances. Cela a transformé la réalité sociologique de l'Eglise française. De nombreux groupes furent créés pour animer la vie paroissiale : le chœur mixte vit le jour en 1921 ; un journal paroissial fut lancé en 1924 ; les Unions chrétiennes deviennent paroissiales et ont une importante activité de jeunesse. Les « femmes actives » permirent aux paroissiennes de se réunir autour de conférences et de nombreuses activités. Des postes d'« aide de paroisse », d'« assistante pour la jeunesse », de secrétaire de paroisse furent créés.

Dans les années 1960, le temple atteint un degré de vétusté préoccupant. Sous l'impulsion du pasteur Marc E. Kohler, il fut décidé de le détruire et de construire à la place un centre paroissial, avec des salles de paroisse, des bureaux pour la secrétaire et les pasteurs et des logements pour étudiants et personnes âgées, dans un esprit de mixité et d'ouverture. Le Centre fut inauguré en 1974 et un résident était chargé de son animation.

L'Eglise bâloise mit à disposition de l'Eglise française la collégiale Saint-Léonard pour la célébration des cultes. Les relations avec les autres Eglises françaises en Suisse alémanique au sein de la CERFSA se sont intensifiées dans cette période, ainsi qu'une collaboration étroite avec la paroisse francophone catholique romaine du Sacré-Coeur, notamment lors de la semaine de l'Unité ou la célébration de la Journée mondiale de prière, ainsi que par l'organisation de conférences sur des thèmes bibliques sous l'égide de Scriptura. L'esprit œcuménique était très intense, se concrétisant par des camps de ski communs, des rencontres hebdomadaires entre prêtres et pasteurs, des jeûnes de Carême, etc.

Aujourd'hui

Force est de constater que nous sommes de nos jours à un tournant. Beaucoup des groupes qui faisaient la vitalité de la paroisse ont cessé : les Unions chrétiennes et les cadets, les « femmes actives » et le chœur mixte. L'apport démographique est plus faible : beaucoup moins de Romands viennent s'installer à Bâle et notre Eglise subit le désintérêt de beaucoup de nos contemporains pour les questions religieuses, dans un canton où il y a plus de personnes se déclarant sans confessions que de catholiques et de protestants. Le Centre est devenu vétuste et les bureaux sont maintenant à côté de la collégiale Saint-Léonard.

L'Eglise française est en période de régression, mais cela ne signifie pas sa disparition : ses cultes, à la liturgie développée, sont bien suivis. L'attention portée à la dimension liturgique est une des caractéristiques de l'Eglise française : cela vient du fait que les différents pasteurs qui se sont succédés dans la deuxième moitié du XX^e siècle, notamment Jean-Louis Leuba, Marc E. Kohler, Olivier Perregaux, ont été marqués par le renouveau liturgique de Suisse romande et s'en sont inspirés pour les cultes de l'Eglise française.

De nombreuses activités sont encore proposées pour les enfants, les jeunes, les adultes et les seniors. L'Eglise française témoigne aussi de sa solidarité, notamment par son engagement missionnaire avec le DM romand et l'organisation de Bonnes Soupes au profit d'œuvres d'entraide. Depuis quelques années, il y a l'apport de nombreux Africains qui sont venus à Bâle. Certains deviennent membres de l'Eglise française et depuis peu des cultes interculturels sont célébrés par une prédicatrice laïque d'origine camerounaise. Depuis 2 ans un culte « panafricain » annuel est organisé en lien avec d'autres Eglises africaines de la région. L'Eglise française est aussi partie prenante du travail au sein du forum pour les Eglises de migration, une manière de nous souvenir que nous sommes la plus ancienne Eglise de migrants, avec nos 450 ans d'histoire!

Michel Cornuz